

Le chercheur qui plantait des feuillus

De la régénération des forêts de feuillus du Sud du Québec à la promotion de l'agroforesterie, en passant par son rôle de gardien de la collection d'arbres au Jardin botanique, Alain Cogliastro est un intime des arbres depuis longtemps. Portrait d'un homme humble et souriant qui voit l'avenir dans la cime des géants.

PAR CATHERINE COUTURIER

Alain Cogliastro admire un jeune chêne rouge bordé par deux peupliers. Ces arbres ont été plantés pour leurs bienfaits au sein de parcelles d'agriculture intensive.



● ● C'est en toute discrétion, pendant le confinement de 2020, qu'Alain Cogliastro a pris sa retraite après une longue carrière de botaniste et de chercheur au Jardin botanique de Montréal. « Ça s'est terminé un peu en queue de poisson », constate-t-il. Mais c'est un héritage durable et bien concret que cet homme de terrain et de convictions laisse sur son passage.

Plaidoyer pour le retour du feuillu

« Au départ, je n'avais pas l'intention de devenir professeur. Je voulais être quelqu'un qui connaît la forêt et ses arbres, et qui saurait comment les propager pour

améliorer les écosystèmes forestiers perturbés », explique-t-il. Et pas n'importe quelle forêt : pas celle du Grand Nord dont tout le monde parle ici, mais celle du Sud, la forêt feuillue. Sous la direction de Daniel Gagnon, puis d'André Bouchard, deux pionniers dans le domaine, il commence à étudier comment reconstruire et restaurer des forêts en mode accéléré, sur des terres abandonnées.

Il y a une trentaine d'années, les forêts de feuillus du Sud du Québec auxquelles s'intéresse Alain Cogliastro étaient très peu étudiées. Forêts coupées, utilisées pour l'agriculture ou encore pâturées par

les animaux d'élevage : la plupart sont résiduelles et ont été fortement touchées par l'activité humaine. Comme les feuillus ont une grande valeur écologique et économique, Alain Cogliastro veut encourager la plantation de ces essences nobles dans leur milieu d'origine. « Au départ, les forestiers voyaient que c'était beaucoup d'argent investi pour peu de résultats. Mais, lorsqu'on réussit, ces bois de feuillus ont une grande valeur ajoutée », affirme l'ingénieur forestier Luc Dumouchel, qui a collaboré avec Alain Cogliastro autour de ces questions pendant une vingtaine d'années.

Intégrer des arbres dans les grandes cultures trop souvent déficientes en biodiversité est une véritable innovation.





Il y a une trentaine d'années, on s'intéressait peu à la forêt de feuillus du Sud du Québec. Pourtant, les feuillus ont une immense importance écologique et économique.

PHOTO : © MARIKA DESCHAMBEAULT

La complexité de la forêt du Sud réside également dans le fait qu'elle appartient à des milliers de propriétaires privés. « Alain a consacré sa carrière à la plantation des arbres chez les petits propriétaires forestiers et sur les terres en friche pour valoriser le moindre petit coin de terre. C'était un pionnier, car planter des arbres feuillus représente un défi technique », explique David Rivest, professeur à l'Université du Québec en Outaouais et ancien étudiant d'Alain Cogliastro. Considérant notamment les ravages de chevreuils, il est en effet difficile d'assurer la survie des pousses dans les champs abandonnés par l'agriculture. Alain Cogliastro veut pourtant créer des habitats dans ces lieux où la forêt a perdu du terrain. L'objectif est d'établir des plantations expérimentales qui permettent de préciser les conditions de sol « idéales » pour les différentes espèces, tout en cherchant des solutions aux différents défis que sont la compétition avec les plantes voisines, l'herbivorie et l'obtention d'un bois de qualité ayant un maximum de

valeur. « Il y a eu l'homme qui plantait des arbres; eh bien, Alain, c'est un peu le chercheur qui plantait des feuillus », résume David Rivest.

Plonger dans l'agroforesterie

Ce n'est pourtant pas son enfance qui a prédestiné Alain Cogliastro à étudier la forêt. Élevé à Montréal, d'un père tailleur, le botaniste a grandi en ville. Mais chaque été, il passe quelques semaines à Sainte-Angèle-de-Laval. Ce contact avec la nature le marque pour toujours. « C'était une vraie campagne. On s'amusait dans les champs, les forêts, on attrapait des écureuils, on pêchait l'anguille sur le fleuve... Là-bas, les gens avaient des chiens, ce qui m'a donné le goût de devenir vétérinaire », se souvient-il.

Après quelques détours qui l'ont amené à travailler au Collège de Longueuil, là où Marie-Victorin a enseigné, il retourne aux études de baccalauréat à l'Université du Québec à Montréal (UQAM) en écologie

avec l'intuition qu'il se passionnerait pour l'écologie animale. Son stage l'entraîne plutôt au parc de la Gatineau où il travaille sur une plante rare, la renouée de Douglas. Cette expérience lui donne la piqûre pour le monde végétal, et il se dirigera vers la sylviculture pour ses études de maîtrise puis de doctorat. « Je voulais travailler sur quelque chose de très appliqué, qui aurait un impact concret sur l'amélioration des conditions de vie et sur l'environnement », raconte-t-il.

C'est plusieurs années plus tard, sous l'impulsion de son étudiant David Rivest qui entamait alors un doctorat sur le sujet, qu'Alain Cogliastro commence à s'intéresser à l'agroforesterie. L'idée était audacieuse : planter des arbres sur les terres agricoles et les associer à une production pour le bois. « J'ai un peu ri dans ma barbe, mais David était déterminé », se souvient-il. Le principe de base de l'agroforesterie est de combiner deux productions : les arbres et l'agriculture. « C'est une filière qui m'avait complètement échappé. J'avais lu sur ces techniques appliquées dans les pays en développement, mais l'agroforesterie en milieu tempéré se pratique complètement différemment. »

L'agroforesterie intercalaire

Dans un système agroforestier intercalaire, les rangs d'arbres sont plantés à l'intérieur même des parcelles de céréales ou autres cultures agricoles. Les rangs d'arbres doivent être assez espacés pour que la machinerie agricole puisse circuler. Les arbres peuvent même être ensuite récoltés pour leur bois; on parle alors d'un système agrosylvicole intercalaire.

Pourtant, l'agroforesterie est la solution à d'innombrables enjeux. « D'un point de vue environnemental, il y a urgence d'agir. Le système agricole au Québec est constitué à 50 % de terres agricoles consacrées au maïs et au soya, concentrées autour de Montréal », soutient le chercheur. Ces grandes cultures peu diversifiées, qui remplacent d'immenses surfaces de milieux naturels, créent un effondrement de la biodiversité, notamment chez les oiseaux. « Cette mosaïque du paysage est maintenant brisée, constate-t-il. L'agroforesterie, c'est une manière d'être au centre de cette problématique qu'est la perte de biodiversité. »

Des solutions apparemment simples comme des bandes riveraines ou des haies brise-vent, ou des pratiques plus osées, comme la culture agroforestière intercalaire, ont démontré leurs nombreux bienfaits : mise en place d'un microclimat, atténuation de la température, amélioration de la pénétration de l'eau dans le sol et diminution du ruissellement, accroissement de la



PHOTO : © ALAIN COGLIASTRO

biodiversité, fixation de carbone, etc. Mais ces solutions provoquent souvent « un choc » pour plusieurs agriculteurs...

L'agroforesterie vise également à produire du bois de grande valeur dont les agriculteurs pourraient tirer un revenu. Un bois qui servirait par exemple dans la fabrication de produits durables, comme les meubles que nous fabriquons abondamment au Québec, mais avec du bois provenant des États-Unis. « La finalité de l'intervention agroforestière pourrait donc être aussi de produire des matériaux participant à l'économie locale. Mais ça, ce n'est pas avant l'atteinte de la maturité de l'arbre, dans 60 ou 70 ans... Entretemps, les fonctions environnementales des arbres sont en action », explique le botaniste.

Conserver

Si Alain Cogliastro a pu poursuivre ses recherches, c'est grâce à son attachement au Jardin botanique. Alors qu'il n'avait pas complété son doctorat, il y obtient en effet un poste de chercheur botaniste. « Entre le doctorat, un début d'emploi et deux enfants, disons que le début des années 1990 a été assez occupé », se rappelle-t-il. Pour celui qui a grandi avenue Jeanne-d'Arc,

à deux pas du Jardin botanique, c'était en quelque sorte un retour aux sources. « Ma mère m'y promenait en poussette, et plus tard j'ai eu un jardinet d'écolier¹ localisé dans ce qui est maintenant le stationnement! »

En plus de projets de recherche, Alain Cogliastro a collaboré au maintien des collections de l'Arboretum et apporté un soutien précieux aux divisions d'animation et aux programmes éducatifs. « Le fait d'expérimenter dans le cadre de mes activités de recherche m'a rendu plus compétent pour répondre aux questions du public et aussi pour accorder un soutien à la gestion de la collection d'arbres de l'Arboretum », raconte Alain Cogliastro. Parce que les arbres, au Jardin, sont une collection : il faut l'enrichir de nouveaux spécimens, éliminer ceux moins représentatifs et parfois décider d'abattre des arbres pour des questions de sécurité. Le travail d'Alain Cogliastro dans la gestion de cette collection de même que son implication sur la question des plantes envahissantes et les actions à poser pour les maîtriser sont sans contredit un bel héritage qu'il laissera au Jardin, en plus de l'aspect collaboratif qui caractérise l'homme. « Il avait cette

En compagnie d'un groupe d'étudiants inscrits au cours d'agroforesterie de l'Université du Québec en Outaouais.



PHOTO : © DAVID RIVEST

« Que des chercheurs lisent mes résultats, c'est bien. Qu'ils soient utiles à des utilisateurs, ça me plaît encore plus. »

ouverture à s'impliquer dans d'autres activités importantes pour l'institution », fait valoir Michel Labrecque, directeur de la Division de la recherche du Jardin botanique et collègue d'Alain. Sa collaboration avec les divisions de l'éducation et les horticulteurs du Jardin a été si importante qu'on a souhaité imposer cette dimension à la tâche de son remplaçant!

Travail avec le milieu

Partager son savoir et travailler avec le milieu : ces principes ont toujours été primordiaux pour Alain Cogliastro. « Que des chercheurs lisent mes résultats, c'est bien. Mais qu'ils soient utiles à des utilisateurs, ça me plaît encore plus. » Ainsi, au cours de sa carrière, Alain a-t-il veillé à rester proche d'ingénieurs forestiers qui travaillent sur le terrain en plantation de feuillus, ainsi que de l'Agence forestière de la Montérégie. « Il s'est toujours investi dans le transfert technologique. On ne peut pas en dire autant de tous les chercheurs », confirme David Rivest.

Après avoir collaboré avec les grands parcs-nature de Montréal, Alain Cogliastro a fait partie de la Commission régionale sur les ressources naturelles et le territoire (CRRNT) de la Montérégie Est chargée de produire un plan régional de développement intégré des ressources et du territoire. Il laisse ainsi sa trace dans la gestion d'espaces sensibles. « Ces implications m'ont demandé du temps mais elles sont très importantes pour faire avancer les choses. Ces plans régionaux soulignent la rareté des écosystèmes forestiers ainsi que la nécessité de reconstruire des forêts, de conserver ce qui en reste, et de développer des stratégies d'introduction des arbres dans le milieu agricole par l'agroforesterie », explique-t-il.

Alain Cogliastro a aussi joint le Comité agroforesterie du Centre de référence en agriculture et agroalimentaire du Québec (CRAAQ), qui fait la promotion de l'agroforesterie par la concertation, le partage d'information et le transfert de connaissances. Il en est l'actuel président.

« Le réseau de site de démonstration, le répertoire, les vidéos, les visites terrain... Alain était de toutes ces activités! Il va laisser un leg important qui sera repris par d'autres », témoigne David Rivest.

Aujourd'hui, le jeune retraité se promène régulièrement dans les forêts de feuillus de la Rive-Sud, composées des arbres qu'il a étudiés toute sa vie et qu'il trouve si beaux, eux qui soutiennent les oiseaux qu'il observe de plus en plus assidûment. « Plus on connaît la composition des milieux naturels, plus on les admire et plus on souhaite les protéger », conclut-il. ■

1. Les « Jardins-jeunes » aujourd'hui, des potagers réservés aux jeunes pour leur apprendre l'horticulture.

Alain Cogliastro est membre du comité de lecture du magazine *Quatre-Temps* depuis plus de 25 ans et a écrit des dizaines d'articles, en plus d'avoir été un fidèle et indispensable conseiller scientifique.

Catherine Couturier est journaliste indépendante.